



## Chapitre 54 : La ballade du Castel Assoupi - Deux respectables vieilles dames

Par ChiaraCadrich

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).  
[Voir les autres chapitres](#).

---

Cette nouvelle répond au défi "La Réparation" de mars-avril 2026, en plusieurs chapitres.

.oOo.

D'un mouvement ample et énergique, la palette frappait le paquet de linge. La vieille dame abattait sa besogne d'un geste auguste et régulier, comme autrefois les colons de Númenor défrichaient l'Arnor à grands coups de cognée. Le lin pleurait son eau sur la margelle, à gros bouillons, sous les arcades de grès de l'antique lavoir.

À son côté, agenouillée près du bassin, Melthril pétrissait une pelote, trempait ses dentelles dans une mousse de saponaires, et recommençait. Les joues rosies par l'effort, elle interpela sa commère de son habituel ton enjoué :

— La fête du Lairemerendë [1] approche à grands pas !

Arweneth continua de battre l'étoffe avec l'autorité d'une maîtresse lingère, le regard concentré sur sa tâche.

Melthril insista :

— Cette année, c'est notre village qui va recevoir nos parents des autres refuges !

Un long moment s'étira, silence de labeur ponctué des battements puissants d'Arweneth, qui résonnaient entre la voûte du lavoir et la surface troublée des eaux. Un jet clair s'écoulait dans le bassin, jaillissant d'un lys de pierre sculpté, cerclé de sept étoiles.

Melthril, les mains dans la mousse, jeta un regard en coin à sa compagne et refit une tentative :

— J'ai bien envie de réessayer la recette de Maman...

Un surplus d'énergie s'abattit sur le linge d'Arweneth, avec une moue appliquée pour seule réponse au babillage de Melthril. Accordant un instant de répit à ses broderies savonnées, cette dernière insista :

— Vous vous souvenez de ses bugnes au miel de lavande ?

Arweneth ne pouvait plus feindre se concentrer sur sa corvée et s'en prendre à son linge. Elle grogna :

— C'est bien joli, toutes ces festivités ! Mais je ne vois pas bien l'intérêt d'une saltarelle au son du biniou, dans les relents de chèvres de la grange au père Malduin !

Melthril jubila en dedans et saisit la balle au bond :

— Hé bien il suffira de nettoyer un peu ! ...

Elle se releva vivement pour appuyer ses dires et se mit à brosser la mousse qui mangeait les sept étoiles de grès, blason de l'ancien Arnor.

— ... après tout, les fêtes servent aussi à cela : retrouver un peu de décorum ! Et puis, je me souviens d'un temps où vous n'auriez pas été la dernière à guincher un peu, avec les godelureaux de notre jeunesse !

— Ça n'a plus rien à voir ! Il y avait de la joie, il y avait du faste... Le marbre du grand escalier reluisait des lumières des hauts candélabres. Les mesures de l'orchestre ondoyaient dans la salle de justice, tendue à nos couleurs, parfumée de sauge et jonchée de lys ! Les couples bien mis tournoyaient dans les senteurs d'oliban ! La farandole de mets choisis rassasiait toute la maisonnée ! Les tonnelets de vins fins étaient mis en perce et les voûtes de la salle basse résonnaient des chants de nos métayers ! C'était le temps léger de l'espoir et des plaisirs raffinés... Et nous voici luttant pied à pied pour la survie de notre refuge, cachées au fond des forêts du vieil Arnor... Non, ça n'a plus rien à voir...

Elle finit dans un soupir :

— Et puis tu sais bien que j'ai perdu toute envie de danser...

Melthril s'en voulut d'avoir réveillé la mélancolie de sa commère, qu'elle ne contenait qu'en se livrant de toute son énergie aux travaux de leur petite communauté.

— Notre jeunesse n'est plus et nos proches s'en sont allés trop tôt, je le sais bien, se mordit-elle les lèvres. Mais il faut bien que nos jeunes gens fassent un peu la fête ! Et qui d'autre que nous peut leur en donner le goût ?

— Est-ce que je fais la fête, moi ? La garde sur les Hauts du Nord ne va pas se faire toute seule ! Tu oublies que j'ai le regard perçant et que je puis encore manier le glaive, au besoin, et pourfendre cette engeance qui nous chassa de nos terres !

— C'est là mission pour nos jeunes gens ! Notre rôle est d'entretenir le savoir et le souvenir ! Et aussi par la fête, justement ! Aidons-les à entrevoir leur propre espoir, ils en ont bien besoin ! Du reste, qui montera la garde, demain, lorsque les vieilles femmes que nous sommes aurons rejoint les Salles de Mandos, si la jeune génération, dispersée à se morfondre dans nos refuges, manque à se rencontrer, à se plaire et à produire des héritiers ?

Arweneth se rembrunit et ses battements se firent moins vigoureux sur le linge roulé en boule. Le regard de l'énergique lavandière se perdit dans les reflets dansants du clapot. Oui, autrefois, elle avait aimé danser. Mais il lui manquait son cavalier d'alors. Il y a bien longtemps, son bien-aimé avait péri lors d'une escarmouche contre l'Ennemi. Elle l'avait perdu si tôt ! Sa palette retomba. Ce n'était plus du linge, qu'elle tenait sur la margelle d'un antique lavoir, mais plutôt le linceul de sa jeunesse dans les ruines de son peuple.

Melthril se radoucit, s'en voulant d'avoir blessé sa compagne :

— Allons, m'amie, vous savez mieux que personne que cette vie d'abnégation secrète, que mènent ici les nôtres, doit trouver sa compensation dans l'espoir ! Ne laissons pas nos cœurs s'assombrir et donner raison aux mensonges de l'Ennemi ! Transmettons aux nôtres un but qui vaille la peine !

Le langage de résistance avait toujours eu le don d'entraîner l'ardeur d'Arweneth :

— Tu as raison, hauts les cœurs ! Allons enseigner à nos jeunes oies blanches, comment dorer de belles bugnes pour une fête digne de ce nom !

Les deux femmes, empoignant leurs paniers de linge propre, remontèrent les marches de marbre brisé. Le sentier serpenta au flanc de la colline jusqu'au village, où voisinaient la belle maçonnerie de jadis et des fortifications de fortune. L'ombre du soir tomba sur le refuge, ces quelques foyers retranchés dans l'immensité des terres sauvages. Au loin s'élevaient les crêtes des Hauts du Nord, ombres bleues se perdant dans la lueur déclinante, hérissées de crocs calcinés : les anciennes tours de guet.

.oOo.

Le cercle des enfants s'était formé sur les dalles tièdes de la petite place, à l'abri d'un chêne centenaire dont les racines soulevaient les pierres comme les doigts de pied d'un géant. Seule rescapée, une fontaine frappée des sept étoiles glougloutait non loin. Les gamins, stylet en main, gravaient avec application sur leurs tablettes de cire, sous la houlette de nos deux grand-mères.

Arweneth se tenait debout, une baguette de frêne à la main, pointant une suite de runes tracées à la craie sur un pan de mur de la bibliothèque – ou, plus précisément, la remise du père Malduin, où les villageois avaient assemblé les grimoires, rouleaux, cartes et manuscrits qu'ils avaient pu emporter dans leur exode.

— « Iriel », courageux ! On commence par la rune « I » ! Elle ne se trace pas d'un trait tremblant. Elle doit être droite, comme l'échine d'un garde sur le rempart. Il est vaillant, il est courageux, le garde sur son rempart, n'est-ce pas ? Donc il se tient comme le Cirth « I » !

Un jeune garçon, le visage mal débarbouillé, leva la main :

— Pourquoi on doit apprendre les lettres des Rois, Dame Arweneth ? Mon père dit que les

orques n'ont pas besoin de lire pour frapper.

Arweneth abaissa sa baguette. Son regard de silex tomba sur l'enfant.

— Précisément, mon petit. L'Ennemi ne construit rien, il ne fait que dévorer. Ne valons-nous pas mieux que des orcs ? Apprendre à lire les noms de nos ancêtres, c'est dresser un mur qu'aucune hache ne peut entamer. C'est une victoire dont ils ne pourront jamais rêver. La gloire ne réside pas seulement dans l'art de manier l'acier, mais dans le refus d'oublier qui nous sommes. D'ailleurs, l'écriture sert aussi à la guerre : nos pigeons ne voyagent-ils pas d'un village à l'autre, en emportant les nouvelles des manigances de l'ennemi ?

Melthril, assise sur un muret, distribuait des quartiers de pommes aux plus petits. Elle intervint avec un rire qui s'envola comme un oiseau :

— L'écriture et la culture, mes agneaux, c'est surtout le miel de la vie. Sans ces runes si difficiles à apprendre, comment ton papa aurait-il pu écrire sa demande en mariage à ta maman, mmh ? Et je crois me souvenir que tu adores entendre raconter les victoires des rois du temps jadis ! Et devine comment on les écrit ?

Elle prit sur ses genoux une petite fille dont les doigts poisseux s'aventuraient sur un parchemin jauni où s'entrelaçaient des motifs de fleurs et d'étoiles.

— Regarde ces enluminures ! Ce ne sont pas seulement des mots de courage. Elles illustrent des chansons sur la mer, que vous n'avez pas encore vue mais que l'on vous mènera contempler aux havres des Elfes. Et celles-ci chantent les jardins de Lórien où les fleurs ne fanent pas. Apprendre ces lettres, c'est garder une petite lampe allumée dans votre cœur. Quand vous serez fatigués de courir dans le froid, vous vous souviendrez de ces histoires et vous aurez envie de rire, de danser, et vous pourrez recommencer le lendemain.

— Mais si on perd les papiers ? demanda la fillette.

Melthril lui tapota doucement le front :

— On ne perd jamais ce qu'on a gravé ici dans la joie, ma choupinette. Arweneth vous apprend à tenir le bouclier avec courage et détermination, moi je vous apprends ce qu'il y a derrière le bouclier et qui mérite d'être protégé. Et à ce que je vois, il va me falloir t'apprendre à en dessiner d'autres, de ces jolies enluminures !

Arweneth hocha la tête, un éclair de fierté et de reconnaissance mêlés dans les yeux, puis désigna de nouveau le tableau de sa baguette.

— Bien. Reprenons. « Iriel », courageux... Traçons-le avec dignité... et dans la joie !

.oOo.

Le vent du Nord glissait sur les Hauts avec une plainte de vieille harpe désaccordée. Les

créneaux brisés s'évasaient comme les pétales d'une fleur pétrifiée, au sommet de la tourelle mangée par les lierres et les pousses de sureau colonisant les murs décrépis.

Arweneth se tenait droite comme la rune, coiffée d'un vieux heaume de cuir et de fer. Elle ne s'appuyait pas au parapet ; elle faisait corps avec lui. Sa vieille cape de voyage, d'un gris indéfinissable, la fondait aux ombres de la ruine, vigie du vieil Arnor, immobile comme les statues de ses ancêtres qui se disloquaient dans la cour de l'édifice en ruine.

La vieille femme scrutait les landes et leurs pourpres de bruyère, puis les causses arides qui les surplombaient, piquetées du rose de sainfoin et du jaune de genêt. Le regard attentif redescendait inlassablement au long des ruisseaux dévalant les pentes dans le vert vif de la menthe et des joncs, s'attardant parfois sur un cerf solitaire qui brâmait dans la brume.

Une bruine insidieuse commençait à tomber ; Arweneth ramena donc les pans d'une peau de daim sur le foyer de bois sec et de poix. Le feu d'alarme devait toujours demeurer prêt à être embrasé.

— Couvre donc la cage de Messire Aew [2], Melthril ! Avec les plumes trempées, il ne porterait aucun message au village si l'Ombre se levait au Nord.

Melthril s'exécuta, jetant une serge épaisse sur le panier du pigeon, avant de se tourner vers l'Ouest, là où les Collines du Crépuscule égayaient l'horizon de leurs cimes violacées, îlots de clarté sous les giboulées de printemps.

— Ces collines... murmura-t-elle. Je me revois, haute comme trois pommes, m'y perdant un soir d'automne. J'étais persuadée que des lutins m'offraient des baies d'argent pour me guider !

Arweneth laissa échapper un rire bref, comme un craquement de sarment :

— Tes lutins étaient surtout les douze vassaux de notre Hir qui battaient la lande, avec leurs lances[3] au grand complet, torche au poing ! Tout le château était en émoi, on n'entendait que le rappel des cors de chasse.

— Vous étiez donc là avec les autres ?

— Je n'en avais pas l'âge, c'est vrai. Mais personne n'avait pu m'empêcher de me glisser à la suite des piqueurs. Tu devais avoir cinq ans et moi... six.

— Le château n'est plus, mais les nôtres se mobiliseraient comme autrefois, si un enfant se perdait ! Enfin, ce qui reste des nôtres... sourit tristement Melthril, les yeux perdus dans les brumes du couchant.

— Quand on t'a trouvée, tu dormais dans un trou de goupil, couverte de feuilles de hêtre. Et tu avais en effet des baies serrées dans tes petits poings. Oh, pas en argent, ces baies, mais blanches, pas mûres, immangeables ! Mon père en a pleuré de joie en nous hissant sur sa selle, moi avec toi dans les bras !

Le souvenir passa lentement, comme les brumes sur la lande.

Aux pieds de la guetteuse, Melthril avait aménagé un nid de couvertures entre deux blocs de maçonnerie effondrés, que les rôdeurs avaient consolidés en plate-forme de guet. Elle s'affairait au-dessus de son panier d'osier avec la fébrilité d'un fourrier en campagne.

— Un peu de calme, Melthril, je t'en prie ! grogna Arweneth en s'ébrouant. Tu couvres le bruissement des bruyères, ton boucan entrave notre service !

— Oui, da ! C'est votre estomac qui gronde plus fort que tonnerre en été, m'amie ! répliqua Melthril un peu moqueuse, tout en dénichant enfin sa fiole bouchée de cire. En revanche, ce petit vin de sureau murmure des choses fort raisonnables. Et j'ai rapporté des talmouses au fromage, encore tièdes de l'âtre.

Arweneth ne détourna pas les yeux du lointain, là où l'horizon septentrional se noyait dans un anthracite menaçant. Au-delà planaient les ombres du Roi-sorcier d'Angmar, l'ennemi implacable qui avait détruit leur Royaume, chassant les paysans et contraignant les rescapés à se terrer dans des village-forteresses comme le leur.

— Nous sommes ici pour veiller, pas pour festoyer comme couvée au printemps. L'Ombre ne prévient pas. Elle ne frappe pas à la porte pour demander si la table est mise.

— Justement ! fit Melthril en brisant une croûte dorée qui libéra un parfum de beurre frais et d'abats mijotés aux herbes. Si l'Ennemi nous observe, qu'il sache que nous ne tremblons pas. Qu'il sente que l'Arnor a encore du goût à la vie... et des recettes de derrière les fagots !

Rajustant son châle autour de ses épaules affaissées, Melthril se leva au côté d'Arweneth, en lui proposant une demi-tourte fumante :

— Tenez, m'amie, prenez cette part. Mangez lentement, pendant que je prends mon tour de garde.

Arweneth laissa échapper un soupir qui ressemblait à un aveu de défaite. Sa main gantée quitta son boudoir et se tendit pour recevoir la tiédeur du réconfort, sans quitter des yeux une ombre se mouvant au pied d'un cairn lointain. Un sanglier fouaillant dans les racines...

— Ils ne nous laissent plus assurer les gardes de nuit... maugréa-t-elle.

— Il est vrai que nos yeux ne sont plus aussi vifs qu'autrefois ! Sans parler du reste...

— Ah mais parle pour toi ! J'ai toujours mon regard d'aigle et une poigne solide !

— Et les lorgnons que vous chaussez pour lire le Lai d'Eärendil ?

— C'est seulement pour voir de près ! En tout cas, de ton côté, on peut dire que la langue est encore bien vive... Cela est bien difficile à supporter, mais le capitaine du village – un garnement

à qui nous avons enseigné tant d'années – nous ménage et ne nous confie que le secteur le moins exposé...

— Le capitaine sait ce qu'il fait, car vous fûtes bon professeur ! Il faudra bien que nous arrêtons un jour ! Personne ne se voit décliner, nous ne faisons pas exception ! *Prenez conseil en vous-même, m'amie, et demandez-vous si vous voudriez vraiment attendre jusqu'à nous flétrir et faillir à notre tâche, impuissantes et séniles. Non, Arweneth, nous descendons des Núménoréennes et sommes dépositaires des us raffinées du temps des Rois ; à nous a été donnée non seulement une durée de vie deux fois plus longue que celle des Hommes de la Terre du Milieu, mais aussi la grâce de partir quand nous l'estimons juste et de rendre le don. [4]*

Fière et droite dans sa panoplie, Arweneth trembla un peu, d'émotion contenue. La semonce de sa compagne lui rappelait leurs vœux de loyauté, prononcés jadis à leur majorité, leur engagement à servir le Roi et accomplir leurs devoirs sacrés. Que le royaume fût tombé n'était en rien une raison pour renier ces vœux... Elle poussa un soupir, comme soulagée d'un poids qu'elle pouvait partager :

— Pour dire la vérité, fidèle amie, je sais moi aussi qu'arrive le temps où il faudra rendre ce qui nous fut accordé... Mais je sens que notre devoir en Terre du Milieu n'est point achevé... N'avez-vous jamais le sentiment qu'il manque à nos vies un haut fait qui eût dû être accompli il y a des années ?

Melthril continua de guetter les collines. Rarement la rigide Arweneth abandonnait-elle sa carapace rugueuse, pour s'ouvrir avec cette candeur et cette franchise. Melthril ne tourna point son regard vers sa compagne, de peur de briser l'instant fragile d'intime connivence. Car elle aussi, depuis quelques temps, sentait sourdre une petite voix, égoïste et têtue, chaque fois qu'elle se perdait dans le renoncement de l'habitude et les corvées trop prosaïques. Un besoin intime d'apporter sa pierre, de donner à la postérité, avant qu'il ne fût trop tard...

— Oui, répondit-elle dans un souffle. J'y pense parfois. Nous aurions pu faire plus, nous aurions dû nous battre. A présent, je ressens l'appel moi aussi. Nous pourrions transmettre le don. Mais donner quoi, exactement ?

.oOo.

*A suivre...*

## NOTES

[1] Sindarin « Fête Verte », signalant le début de l'été, équivalent de la Beltane celtique, à peu près.

[2] Sindarin *Petit Oiseau*

[3] Ici, une lance est une unité militaire tactique : l'ensemble des hommes d'armes qui



chevauchent avec leur seigneur, porteur de la lance du chevalier.

[4] Directement inspiré de « *La geste d'Aragorn et d'Arwen* », Appendice A du *Seigneur des Anneaux*, J.R.R. Tolkien.

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres](#).

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés